



**MANIPULATRICE ET
SURVEILLANTE EN
RADIOLOGIE**

◆

**Emma Leroux : témoignage
de son début de carrière de
1954 à 1972**



CPHR

CONSERVATOIRE DU PATRIMOINE
HOSPITALIER DE RENNES

Une mémoire pour l'Avenir !



Emma Leroux née Thébault

Manipulatrice radio et surveillante en radiologie au CHU de Rennes (Hôtel-Dieu et Pontchaillou)

Née le 18/04/1934

Quelques dates retraçant sa carrière :

1954 : fille de salle à l'Hôtel-Dieu

1956 : infirmière au pair

Juin 1960 : obtention du diplôme d'état d'infirmière

Décembre 1960 à mai 1963 : infirmière en Algérie

1963 : manipulatrice en radiologie à l'Hôtel-Dieu de Rennes

1970 : manipulatrice et surveillante en radiologie à l'hôpital Pontchaillou de Rennes



Emma Leroux en salle de radiographie.

Extrait de la brochure *Radiologie
Pontchaillou –1971* - Coll. CPHR

1 - Mon choix de venir travailler à l'Hôpital de Rennes

J'habitais à Hédé. Aucun de mes frères et sœurs ne voulait rester à la ferme et moi non plus. Nous voulions travailler en ville. Donc, à 20 ans, en 1954, je décide d'écrire au directeur de l'hôpital de Rennes, Monsieur Roux. Je savais que j'aimerais bien être infirmière sous réserve que ça me plaise. Peu de temps après, je suis convoquée pour une visite. Mon souhait initial, être fille de salle. À l'époque, on nous appelait ainsi, il n'y avait ni aide-soignante (AS) ni agent de service hospitalier (ASH). Monsieur Roux m'en demande les raisons. Je lui explique que je voudrais être infirmière mais je ne veux pas me lancer comme ça, sans savoir si ça va me plaire. Il me conforte dans cette idée et me propose de travailler comme fille de salle mais pas dans un service de soins. Il m'explique qu'il est difficile de devenir infirmière dans un service où on a préalablement exercé comme fille de salle car parfois, il peut être ressenti de la jalousie, me dit-il. Il me propose de m'intégrer au foyer des infirmières, c'était le foyer des sages femmes situé rue de la Cochardière, près de l'Hôtel-Dieu de Rennes. Et il me confirme alors mon embauche.

C'était un bâtiment de deux étages, avec une dizaine de petites chambres par étage. Y étaient logées deux infirmières ou deux sages femmes. C'était un logement initialement prévu pour les sages femmes, leur école étant publique alors qu'à l'époque, l'école d'infirmières du docteur Eugène Marquis était privée. Et comme il n'y avait pas assez de sages femmes, il complétait par des infirmières dont des élèves infirmières au pair.

2 - Mon début de carrière : fille de salle

Mon travail consistait à transporter les repas des élèves infirmières de la cuisine au réfectoire et à être présente aux horaires de repas. On commençait à dix heures et demie le matin pour mettre le couvert. Quelqu'un d'autre s'occupait du service. Ensuite, il fallait faire la vaisselle et nettoyer les parties communes. Nous étions deux filles de salle avec une responsable qui s'occupait de tout manager. J'étais en contact avec les élèves infirmières ainsi que les élèves au pair et cela me plaisait bien. L'école d'infirmières était tenue par Sœur Marie et Madame Moreau. Comme je nettoysais aussi leurs bureaux, l'occasion nous était donnée de discuter ensemble et elles me conseillaient vivement de reprendre les cours par correspondance. J'ai suivi leurs conseils. Je contactais aussi les infirmières au pair et ça m'intéressait.

3 - Mon expérience d'infirmière au pair

J'ai été infirmière au pair de 1956 à 1958. Logée au troisième étage à l'Hôtel-Dieu, je partageais une chambre avec une fille de salle qui travaillait à la maternité. Monsieur Roux m'avait expliqué qu'étant sur place, logée et nourrie, ça allait être plus pratique pour moi.

Les études étaient payantes. Infirmière au pair, ça consistait à ne pas payer les études moyennant deux heures de travail par jour dans des services de soins durant l'heure de midi. Nous avions une coupure de vingt à trente minutes pour nous restaurer, à 14 h 30 nous reprenions les cours. Il nous fallait faire vite car on ne sortait pas toujours à l'heure des services.

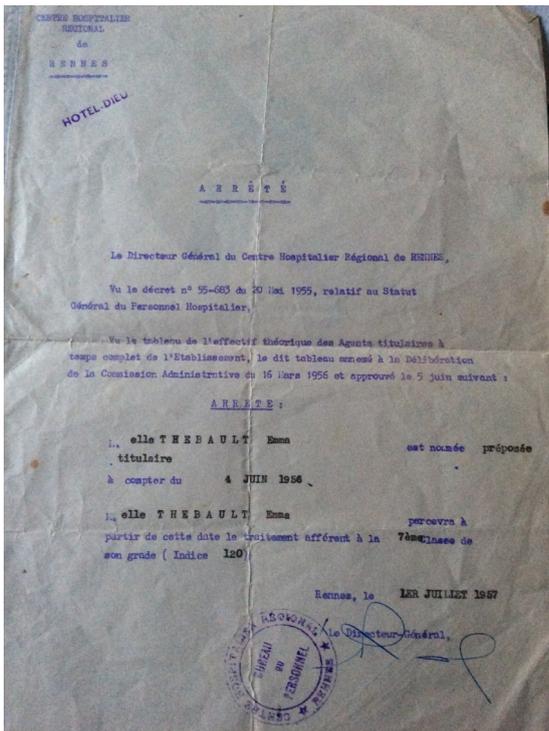
Certains services acceptaient les infirmières au pair selon leurs besoins et ce que nous pouvions assurer. Les tâches confiées aux infirmières au pair variaient selon les services : à Pontchaillou, au service des prématurés pour les biberons et à l'Hôtel Dieu, à Sainte Eugénie, au service des enfants malades et atteints de poliomyélite pour les soins de confort. Nous intervenions également au Centre Eugène Marquis. Ainsi nous changions de service tous les mois. À l'Hôtel Dieu, nous faisons en plus les piqûres, notamment celles des « trois heures » réservées aux antibiotiques. Pour respecter ce rythme, notre repas ne durait que dix minutes. Ensuite, nous devons faire vite pour nous rendre à vélo à Pontchaillou. Nous apprenions énormément de choses. Et plus tard, quand j'ai fait mes études d'infirmière, j'avais acquis beaucoup de pratique et je me sentais plus à l'aise. Nous, les filles au pair, avions des notes faramineuses, ce qui nous « sauvait ».

4 - Les formations

En 1958, l'examen d'aide-soignante a été institué. La première année, j'ai passé l'examen d'entrée au cas où je n'aurais pas été reçue à l'examen d'infirmière. Nous étions alors quatre ou cinq. J'ai été reçue à l'examen avec les félicitations des professeurs du lycée Saint-Martin qui avaient en charge la correction des copies, du moins pour la première année. C'était parfait et ensuite, j'ai passé l'examen d'entrée à l'école d'infirmières. Étant également reçue, j'ai abandonné la formation d'aide soignante. Et voilà formation pendant deux ans puis le diplôme d'état.



Promotion d'élèves infirmières « Fleming » –Album photos d'Emma Thébault



Arrêté portant sur la Titularisation d'Emma Thébault signé du directeur Roux.
Coll. E. Thébault –1954



Médaille d'infirmière du tour de France en 1963. Coll. E. Leroux

5 - Mes premiers souvenirs de l'école d'infirmières et de Sœur Marie

Sœur Marie était directrice de l'école d'infirmières en charge de la formation et des relations avec les élèves ; Madame Chauveau était la directrice administrative. Je garde un très bon souvenir de Sœur Marie, attentive, rigoureuse, sévère et efficace. Je crois qu'elle avait été mariée d'ailleurs, elle était originaire de Bordeaux. Nous avions trois mois de probation pour nous permettre de découvrir les soins. Le règlement interdisait le rouge aux ongles et aucun cheveu ne devait dépasser.

Anecdote : Je me souviens être allée en salle d'opération au bloc Pasteur avec d'autres élèves, nous observions une intervention derrière la vitre, intervention de la hanche avec pose d'une prothèse. J'étais impressionnée par les coups de marteau donnés par le chirurgien, je me sentais de plus en plus mal, avec des sueurs froides. Les autres m'accompagnent chez Sœur Marie : « Oh là là ! ça ne va pas Mademoiselle Thébault ». Tenez voilà un verre. Elle nous mettait un verre d'alcool fort, une sorte de goutte. « Prenez ça d'un coup et puis retournez au bloc Pasteur ». Et bien c'était efficace.



Le bloc opératoire de l'Hôtel Dieu de Rennes.
Extrait du livre *Chroniques de l'Hôtel-Dieu*. Coll. Part.

6 - Mon expérience particulière d'infirmière en Algérie et mon retour à l'Hôpital de Rennes

Pendant mes études d'infirmière, une conférence sur l'Algérie avait été organisée dans le cadre d'un accord entre les différents ministères entre autres celui des armées et des affaires étrangères pour recruter des infirmières au titre de la pacification. Quatre d'entre nous étions intéressées, levant le doigt spontanément. La Croix Rouge prenait en charge l'organisation, ça me paraissait un peu « commercial comme démarche » mais après réflexion, comme c'était neutre, je décidais de me porter candidate. En fin de compte, je me suis retrouvée toute seule, les trois autres s'étant désistées. Convoquée à la Croix Rouge à Paris et le diplôme d'état étant en septembre, j'ai voulu faire part de mon projet de partir au directeur, Monsieur Roux, qui s'est montré d'une attention remarquable. Il a alors décidé de m'affecter au centre Eugène Marquis, me conseillant d'accepter le travail de nuit et de jour comme nécessaire, et de surtout ne pas leur faire part de mon projet de départ en Algérie, au risque de tout faire échouer.

J'ai donc assuré mes jours, mes nuits, et en décembre j'ai été appelée pour partir en Algérie. Après les trois années à « crapahuter » là-bas, je souhaitais revenir à l'hôpital de Rennes. Mais consciente d'avoir perdu quelques notions d'asepsie, je préférais travailler dans un service technique. Monsieur Roux était toujours directeur. À l'époque, comme il n'y avait pas beaucoup d'infirmières et comme j'étais boursière, nous nous engageons à travailler pour l'État au moins cinq ans, que ce soit en Bretagne ou ailleurs. Monsieur Roux m'a alors proposé le service de radiologie de l'Hôtel-Dieu en me précisant bien que cette affectation serait accompagnée d'un apprentissage progressif de la technique radiologique.

7 - Mon affectation en radiologie en 1963

Au retour de mes trois années d'infirmière Croix Rouge en Algérie, je suis affectée en radiologie à ma demande auprès de Monsieur Roux. Je n'avais aucune notion, l'apprentissage sur la technique a duré six à huit mois même si pendant les études d'infirmière, j'avais eu quelques cours sur la radiologie, surtout pour les examens barytés, mais cela ne suffisait pas, c'était bien trop loin pour m'en souvenir. Avant mon départ, le service de radiologie était situé dans un bâtiment en dur, style villa d'avant-guerre, pas très loin du blockhaus à droite, après le bâtiment « l'Abbé Huet ». Et là, quand je suis revenue, il avait déménagé en sous-sol dans une construction nouvelle attenante au cloître. Le chef de service était le docteur Charles Biret, à près de soixante-dix ans, il pouvait travailler très longtemps. Je le décrivais comme très stylé, un peu « vieille France ». » Il était assisté du docteur Pierre Duchesne qui finissait ses études à ce moment-là et qui venait d'arriver dans ce nouveau service. Jeune, il s'occupait tout particulièrement du radium pour les patients du service ORL. Les deux radiologues de génération différente ne s'appréciaient que moyennement. J'ai acquis les techniques en accompagnant une ancienne manipulatrice dans chaque salle, cinq au total en apprenant les positions, les cales, les incidences, les constantes.

Puis, j'ai découvert la radioscopie, on y travaillait dans le noir ce qui nécessitait un certain temps d'adaptation pour les personnes et nous-mêmes. Je me souviens, lors des examens avec M. Biret qui parlait peu, d'une ambiance étrange avec de longs moments de silence dans le noir à attendre. On portait des tabliers de plomb, on restait souvent et pas mal dans les rayons.

Anecdotes : Le docteur Biret s'adressait d'une façon un peu « ampoulée » notamment aux personnes venant de la campagne : « Madame, êtes-vous passée à la garde-robe ? De quoi ? Êtes-vous passée à la garde-robe ? Ah non ! » Les personnes pensaient que c'était le vestiaire. Nous étions obligés de traduire l'interrogation : « Êtes vous passée aux toilettes ? »

Pour les examens barytés dans le noir, si de la baryte tombait sur les chaussures du chef de service nous entendions : « Madame, il y a de la baryte sur ma chaussure !! » Alors dans le noir, on allait chercher une alèse, on nettoyait comme on pouvait. C'était un autre temps !

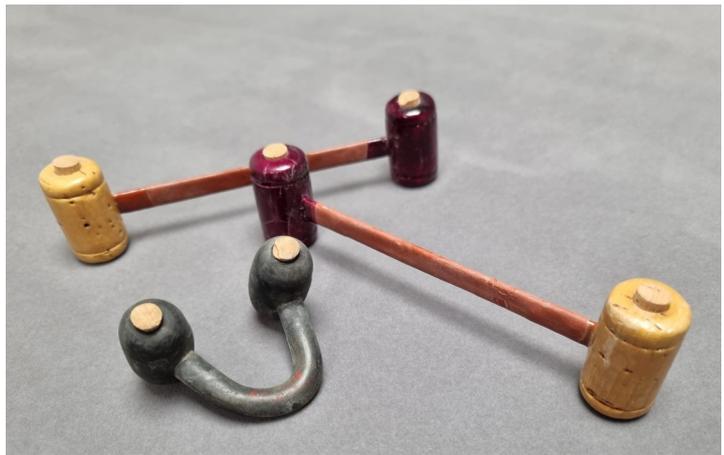


Ensemble de chiffres et lettres de marquage des films.
Accessoires plombés de protection : tablier, gants plombés et lunettes de protection pour scopie- Coll. CPHR

Je me souviens du transport d'aiguilles de radium pour le service d'ORL, où beaucoup de malades atteints d'un cancer de la gorge y étaient hospitalisés. Le radium était stocké au sous-sol et nous manipulions les aiguilles de radium avec nos mains. Pour les transporter, nous les mettions dans des espèces d'obus en plomb. Nous portions uniquement nos tabliers de plomb. Alors que, pour les aiguilles, la consigne de mettre des gants de plomb nous était régulièrement rappelée. Consigne difficilement respectée.

Effectivement, comment enfiler les aiguilles dans les sortes de tubulures avec des gants de plomb ! Ensuite, ces aiguilles étaient transportées par le personnel d'ORL comme dans une sorte de thermos plombé

***Anecdote** : Un jour, une aiguille de radium a été perdue. Situation préoccupante et panique car le danger était réel. Alors avec deux autres manipulatrices dont Madame Amandine Monnerie, manipulatrice responsable du service, nous sommes allées rechercher l'aiguille dans les poubelles stockées derrière le service Sainte Monique. Après avoir tout vidé à la main avec des gants, nous l'avons retrouvée dans du linge.*



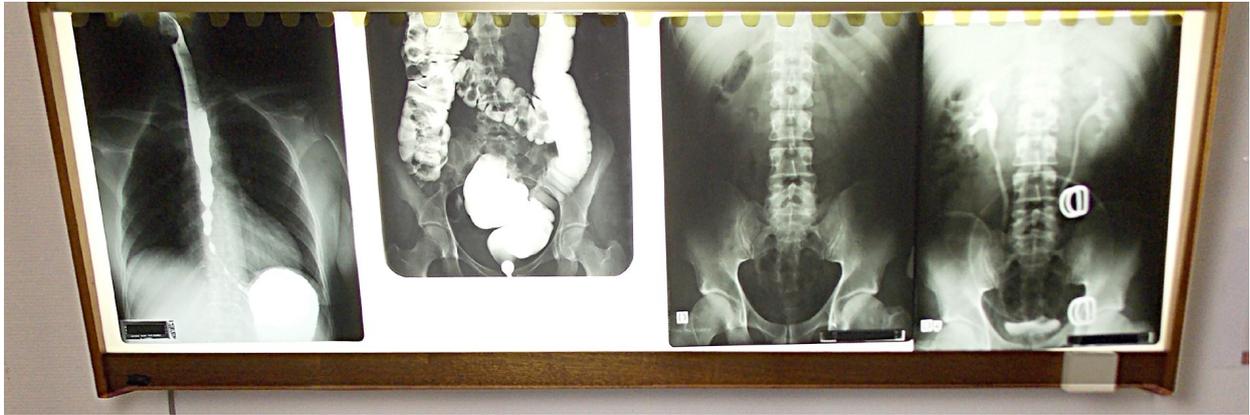
Porte-aiguilles de radium. Coll. CPHR

***Anecdote** : l'ambiance était bonne dans le service. Il y avait déjà des pots à l'époque, M^{me} Amandine Monnerie aimait bien aussi. Ils avaient lieu dans la salle de radio, et pendant l'attente des clichés, on prenait notre pot là. Nous avons souvent des fous rires avec les expressions de M^{me} Annick Bellay, manipulatrice, pleine d'humour.*

8 - Les salles de radiologie et les examens

La salle Massiot 2 servait aux examens de vésicules (cholangiographies et cholécystographies) et aux examens barytés pour l'estomac. Après avoir bu un produit de contraste iodé, les voies biliaires et la vésicule s'opacifiaient, on réalisait alors les clichés. Il nous fallait trouver la bonne incidence et les bonnes constantes pour arriver à faire des clichés corrects. Ensuite, on partait avec nos cassettes et on allait en chambre noire pour le développement. Trois personnes y étaient affectées pour développer les films avec bacs, révélateur, fixateur et lavage-rinçage.

Le tomographe : c'était une technique un peu plus compliquée, avec plusieurs clichés. Il nous fallait attendre qu'ils soient développés pour continuer les séries. C'était assez long avec des temps d'attente. Je me souviens y avoir travaillé avec Annick Bellay qui était plutôt boute-en-train.



Radiographies de l'œsophage, de l'intestin et des reins sur un négatoscope. Coll. CPHR



Tomographe (société Massiot-Philips) :
appareil pour les examens de tomographie. Coll. Part.

Le « petit Américain » : réservé aux « petites radios », nous l'utilisons beaucoup. Les Américains l'avaient laissé après la guerre. La table était en bois à l'époque quand je suis arrivée.



Installation radiologique de campagne dit « Petit Américain »
de marque Picker, 1935. Coll. CPHR

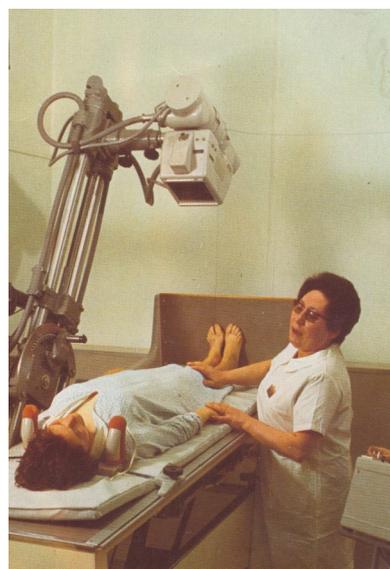
Le « grand Américain » : de ce que je m'en souviens, il était énorme, et pour moi, il avait l'allure d'un tombeau. Très impressionnant pour un appareil médical, certainement très beau au point de vue antiquité. Il était noir avec quelques dessins, la table ressemblait à un panneau. À l'aide d'une poignée sur le côté, on pouvait mettre la table en position verticale. C'est sur cet appareil, que nous avons commencé les premières encéphalographies gazeuses avec le docteur Alain Ramée. Arrivé en 1968, après avoir été interne à Saint Louis 1 et Saint Louis 2, avec le docteur Olivier Sabouraud et le docteur Michel Bourel. Il arrivait d'Algérie, puis des hôpitaux de Paris, la Salpêtrière et Saint Antoine où il réalisait des encéphalographies. À son arrivée en radiologie à l'Hôtel Dieu, il a souhaité reprendre cette activité expérimentale et toute nouvelle pour nous aussi. Les tomographies nous impressionnaient, mais les encéphalographies c'était pire. Une fois le malade allongé sur la table, le docteur Alain Ramée commençait à injecter de l'air. On mettait alors le malade debout, et quasiment automatiquement, il faisait un malaise. Ces examens ont été réalisés pendant un certain temps, avec toujours la même technique, mais M. Ramée a décidé d'abandonner puisqu'il y avait la prévision du nouveau service de radiologie à l'hôpital Pontchaillou. Entre nous, on se disait « pourquoi continuer comme ça », mais ça ne nous regardait pas .

Une autre salle de radio était réservée à des soins médicaux. J'y étais réquisitionnée, je dis « je », parce que j'étais enceinte. Quatre techniques y étaient pratiquées : les UV (Ultra Violet), les échographies, l'électrophysiologie et la diathermie vaginale avec un appareil dédié, électrodes introduites dans le vagin. Les souvenirs sont lointains, je me rappelle que les patients venaient de l'extérieur, c'était une activité extrahospitalière. La prise en charge de ces patients nous obligeait à doubler d'attention, affectation bénéfique pour moi car j'étais éloignée des rayons.

9 - Les organisations

Quand je suis arrivée à l'Hôtel-Dieu, je ne me souviens que de M^{me} Amandine Monnerie comme manipulatrice. Elle avait fait ses études d'infirmière avec Sœur Marie, et comme il y avait quelques cours sur la radiologie avec le docteur Charles Biret, elle avait opté de travailler dans le service technique. Je la voyais souvent dans l'hôpital avec un tablier spécial, ça m'intriguait. C'est ensuite que j'ai compris qu'elle travaillait en radiologie. Puis, y ont travaillé aussi, Mesdemoiselles Dauvergne et Legendre. Elles étaient les premières infirmières diplômées d'État en radiologie.

Anecdote : J'ai connu Madame Monnerie quand j'étais au foyer des infirmières. J'étais surprise de la voir passer et repasser avec un parapluie. Elle me paraissait autoritaire. Elle portait des petites jupes fleuries et assez courtes à l'époque un peu comme une petite danseuse. Elle avait des démêlés avec le docteur Biret. C'était très difficile avec l'autre médecin aussi au point qu'on la voyait souvent désolée. Elle allait voir Sœur Marie pour être réconfortée en tant qu'ancienne élève de Sœur Marie.



Madame Monnerie. Extrait de la brochure *Radiologie Pontchaillou –1971* -Coll. CPHR

À mes débuts dans le service de radiologie, il y avait deux équipes de six manipulatrices. On travaillait six heures soit de matin soit d'après-midi, on se relayait à quatorze heures. Il y avait aussi un infirmier et deux personnes, Pierre et Francis, un de matin et un d'après-midi. Ils brancardaient, nous aidaient à manipuler. Ils préparaient la baryte pour les radios d'intestin et d'estomac. Elle devait absolument être à température ambiante « chambrée » en quelque sorte et sans grumeaux. On disait qu'ils « faisaient la cuisine » ! Dans un petit coin lavabo, ils lavaient également les bocs à lavements et les petits matériels. Le matin, étaient programmés les examens à jeun bien sûr, puis les radios pulmonaires, les radios osseuses etc. Quand nous n'étions pas très occupés, nous allions faire quelques radios au lit avec le petit appareil de marque Philips ressemblant à un caddie, avec un pied en V. C'était Monsieur Laloy, technicien Philips qui le réparait. À partir des bons de radio déposés dans le service de radiologie (demandes de clichés rédigées par les services de soins), nous décidions alors de nous déplacer dans tel ou tel service ! Je me rappelle par exemple, on disait je vais aller à Saint Augustin. On arrivait dans le service et bien souvent il n'y avait plus besoin de la radio au lit. Les urgences de clichés au lit concernaient essentiellement les radios pulmonaires, sinon les malades descendaient en radio. Les autres urgences visaient les radios en salle d'opération et il fallait y aller tout de suite.

Puis, en fin de matinée, une séance de lecture des clichés était organisée avec Madame Monnerie, assistée de la secrétaire qui se tenait en face. Le docteur Biret mettait Madame Monnerie responsable de la qualité des clichés, leur tonalité, leur présentation, le marquage (identité du patient, côté radiographié, etc...). Avec un petit négatoscope, elle regardait les clichés, mais ce n'était aucunement une interprétation, c'était uniquement du point de vue technique, tonalité et contraste. Par exemple, pour la vésicule, il fallait bien vérifier si c'était tout noir, ou tout blanc... Si ça n'allait pas, elle nous disait : « Ça ne va pas passer auprès du médecin ! » En retour, elle avait les reproches du médecin ce qui la désolait. C'était une personne sensible avec une personnalité très attachante.

10 - Une particularité : les manipulatrices enceintes

Quand on était enceinte, on essayait de nous écarter des rayons constatant qu'ils étaient nocifs. À l'époque il n'y avait pas de test de grossesse, on s'apercevait d'un retard de règles une fois, deux fois et on le signalait. Il s'était alors écoulé trois mois et le moment le plus critique et dangereux était passé. Dès fois, on prenait ça à la rigolade, l'histoire des rayons, on ne s'en inquiétait pas trop.

Anecdote : Lors de ma première grossesse, j'avais eu le malheur de dire que je savais utiliser une machine à écrire, et bien, décision prise, me voilà en poste de secrétaire. Il n'y avait pas de dictaphone à l'époque. M. Biret restait à côté de moi, et je devais taper en direct. Souvent c'était « image thoracique normale » là, j'arrivais pas trop de mal à « tapoter », mais quand il me déposait un brouillon, il m'était difficile de lire les termes médicaux que je ne connaissais pas trop. Je n'osais pas aller lui demander. C'était un poste de travail spécial, mais relativement calme.



Boîtes de films radiologiques. Coll. CPHR

11 - Architecture : répartition des services de soins

Le foyer des sages femmes et des infirmières se trouvait rue de la Cochardière. Plus loin, adossé au blockhaus, le bâtiment de l'école d'infirmières comprenait des bureaux dont ceux des deux assistantes sociales de l'hôpital. Sur la droite, un pavillon, nommé « Abbé Huet » style après guerre avec un seul étage, était l'annexe du service de médecine Saint-Augustin localisé au niveau du cloître. Ces constructions légères, construites rapidement étaient identiques à celles de Pontchaillou (urologie-Le Chartier.) La radiologie se trouvait plus loin à droite dans un bâtiment en dur, style avant-guerre. À gauche, au fond, une autre construction, style villa comprenait le service d'otorhinolaryngologie, donnant directement sur la rue Saint Martin. Plus en avant, se situait le bâtiment d'ophtalmologie. En revenant vers le blockhaus, il y avait les nouvelles cuisines.

Je n'ai connu les urgences dans la cour d'honneur que pendant deux ans entre 1956 et 1958 et ensuite, l'accueil face au blockhaus avec l'internat et l'école d'infirmières à proximité. Les filles au pair y travaillaient le midi et le soir. Il y avait une salle non équipée de lits pour prendre en charge les patients, nous travaillions uniquement avec des brancards stockés dans les couloirs. Les infirmières et nous, élèves infirmières allions chercher les médecins de garde dont les noms nous étaient transmis, un en médecine et un en chirurgie. En revanche, pour la spécialité gynéco obstétrique, nous ne disposions pas de nom de médecin, les urgences ne passant pas par l'accueil, cette activité privée était indépendante.

12 - Les différents services, les quatre ailes du cloître

La chirurgie était plutôt au rez-de-chaussée et la médecine, à l'étage. Je me souviens des salles communes d'une dizaine de lits en chirurgie. Elles prenaient toute la longueur de l'aile, avec à l'entrée, le petit cabinet de service et les toilettes. La porte et les fenêtres étaient ouvertes, les malades dans les lits étaient à la vue de tout le monde. Les femmes et les hommes étaient séparés, ils n'étaient pas dans les mêmes services. Il n'y avait pas de toilettes individuelles, c'était des toilettes communes et des lavabos communs.

Vers la Cour d'honneur, à l'entrée de la Cochardière, c'était la première aile : on y trouvait au rez-de-chaussée, la chirurgie, le service Sainte-Philomène avec le docteur Bernard-Olivier Guiheneuc et à l'étage, les services de médecine, Sainte Anne et Sainte Marie, avec le docteur Olivier Sabouraud, puis plus tard le docteur Michel Bourel. De l'autre côté, au rez-de-chaussée, était localisé le service Saint-Yves avec le docteur Guiheneuc et à l'étage, les services Saint-Louis 1 et Saint Louis 2 avec les mêmes médecins, Olivier Sabouraud et Michel Bourel.

Le docteur Jacques Gouffaud, de spécialité cardiologie exerçait en priorité dans le service Sainte Anne. Il se déplaçait dans tous les services de médecine auprès des patients relevant de sa spécialité, puisqu'aucun service de cardiologie n'existait à l'époque. Au premier étage, on trouvait le service Saint-Vincent, chirurgie « enfants », la médecine infantile étant à Pontchaillou. Les chefs de service étaient les docteurs Jean-Charles Sournia, puis Jean-Michel Babut que j'ai vu arriver. De l'autre côté, au rez-de-chaussée, le service Saint-François, était sous la responsabilité des docteurs Abel Pelé et Alphonse Pelé. À l'étage, les services de médecine Saint-Augustin 1 et Saint-Augustin 2, c'était le docteur Alexandre Lamache. Enfin, de l'autre côté, on trouvait le service Notre-Dame. Le service Sainte-Thérèse était au dernier étage. Au premier étage, entre les deux services Notre-Dame et Sainte-Philomène, se trouvait l'urologie, service parallèle à Saint-Vincent. Les médecins étaient MM. Beauchard et Comte. Au rez-de-chaussée, on rejoignait alors l'internat puis l'accueil.

La pharmacie était située au rez-de-chaussée. Le service de radiologie a été déménagé plus tard à proximité du cloître, dans une construction nouvelle. Un petit labo y avait été localisé également, ce qui nous permettait de ne plus emporter les tubes de prélèvement au laboratoire à Pontchaillou, à ceci à des heures bien précises.

***Anecdote** : Quand j'étais logée à l'Hôtel-Dieu, on disposait d'une salle avec des lavabos, et pour les douches, nous pouvions aller les prendre à côté de la chapelle, au rez-de-chaussée. Les douches avec des mosaïques Odorico. Je me souviens de la personne, employée et logée par l'hôpital, en charge du nettoyage de ces locaux. Elle était souvent mal aimable, et elle attendait que l'on parte pour se désaltérer, et souvent plus que moins. Et en plus, il fallait lui donner la pièce.*



Hôtel-Dieu de Rennes : Pavillon Paul Lemonnier inauguré en 1910. Coll. CPHR

13 - La vie à L'Hôtel-Dieu

Les déchets alimentaires : une petite carriole venait de Pontchaillou tirée par un âne et conduite par une personne âgée, un homme un peu « souillon » d'ailleurs. La charrette était équipée d'un battant. On y mettait nos poubelles, nos déchets alimentaires pour alimenter les cochons de la ferme de Pontchaillou. C'était comme cela tous les matins.



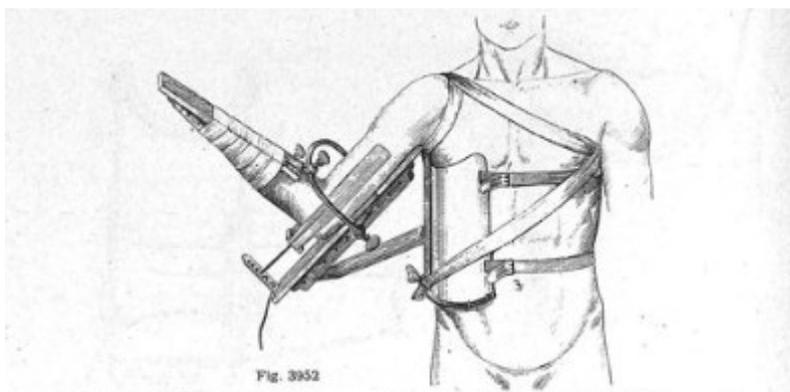
La ferme de Pontchaillou. Coll. CPHR

La boulangerie sur place : À l'époque où j'étais au foyer des infirmières, j'allais faire le ménage et on savait qu'il y avait énormément de cafards dans les services. On se disait « Et bien, c'est parce que la boulangerie est en face et ces bêtes-là aiment la farine ». La boulangerie se trouvait au niveau de l'entrée de la Cochardière devenue l'entrée principale depuis le déplacement des urgences. À ce moment là, la cour d'honneur était beaucoup plus fermée, plus réservée aux bureaux et services administratifs. À droite, on trouvait le foyer des sages femmes et des infirmières, à gauche, dans un bâtiment d'après guerre, le standard téléphonique tenu par une femme. Attenant à ce bâtiment, un plus grand, c'était la boulangerie équipée d'un four. Deux boulangers y faisaient le pain pour les malades. On les voyait avec la toque sur la tête et leur tablier « habillés tout farinou ». Et ça sentait le pain chaud ! C'était très agréable.

Les éplucheuses de légumes aux blouses grises typiques : un peu plus loin, dans le prolongement du standard, on trouvait un autre bâtiment pas très haut réservé aux directeurs. C'était l'économat. Ce bâtiment était parallèle à Sainte Philomène et entre les deux se trouvait le garage à vélos. Dans cette cour, devant l'économat, on voyait souvent une dizaine de femmes, de pauvres femmes, de tous âges et un peu simplettes qui venaient pour éplucher les légumes. Elles se disputaient souvent, et parfois même elles se tapaient dessus. Certaines d'entre elles étaient hébergées aux hospices à Pontchaillou et aussi à l'Hôtel-Dieu du côté des religieuses dans le cloître. Je ne me souviens plus trop du lieu exact, mais on les repérait avec leurs blouses très adéquates, de couleur grise et à petits carreaux ou à pied de poule noir et blanc. C'était très joli et typique.

La « dépense » : à gauche de l'entrée de la Cochardière, à proximité « du coin des éplucheuses », était tenue par une religieuse de Saint-Vincent-de-Paul. Il s'agissait d'un petit magasin, avec une livraison pour les services et certains professionnels : du pain, du beurre, de la confiture, les fruits et les desserts. C'étaient des denrées que l'on pouvait stocker. La distribution était tenue par une religieuse qui passait au préalable à l'économat et suivant le nombre de malades, on avait droit à une certaine quantité et donc on allait à la « dépense ».

La fréquentation du cloître : au niveau du cloître, j'avais constaté qu'il n'y avait pas de chaises pour les malades. Ils marchaient dans le cloître, faisaient des tours et des tours, avec leurs béquilles, leur plâtre, et même avec leurs appareils de contention de Pouliquen. Ils se rencontraient et discutaient mais il leur était interdit d'aller dans la Cour d'Honneur ainsi que dans le petit jardin au milieu du cloître, là où se trouvait le bloc opératoire de Pasteur. Ils voyaient les différents mouvements des chirurgiens, notamment les docteurs Pelé qui se rendaient à leurs services de chirurgie, Saint-François et Notre-Dame, avec la kyrielle d'élèves, d'internes et d'externes. C'était identique pour tous les services.



Appareil de Pouliquen : contention orthopédique après intervention du membre supérieur.

Le service de la maternité : service considéré comme spécial parce qu'il accueillait les filles mères. L'ambiance y était toute particulière. C'était une grande salle carrelée de petites mosaïques, peut-être des mosaïques Odorico, avec des boxes dont une partie était réservée pour les filles mères. Aux dires de la fille de salle qui logeait avec moi quand j'étais au pair, une différence était clairement faite avec ces femmes, l'amabilité n'était pas toujours de mise. J'ai oublié les détails mais ce n'était pas bon à entendre. Dans un nouveau bâtiment « assez classe », tout au bout et perpendiculaire au cloître, se trouvait le service Ste Monique, réservé à l'accueil des femmes de la ville, avec cinq à six chambres et une salle de soins. Ce bâtiment construit à la demande du docteur Rémi Toulouse pour faciliter l'isolement des filles mères marquait vraiment la différence.

Le dispensaire : il se trouvait rue de la Cochardière. Tout d'abord, dispensaire anti vénérien puis anti tuberculeux. Ensuite, juste au coin de la rue, il y avait le service de désinfection, bâtiment avec une grande cheminée. Nous y portions les matelas, oreillers et différents linges et matériels pour les patients porteurs de poux et ceux atteints de maladies infectieuses.

Les ateliers de serrurerie, menuiserie, peinture et plomberie étaient localisés dans un bâtiment à étage côté Cochardière, entre le bâtiment « Abbé Huet » et le service de radiologie. Nous montions voir le menuisier, serrurier, peintre et plombier. Quand nous avions besoin d'une intervention de l'un ou de l'autre, nous devions récupérer un bon à l'économat avant de contacter l'un des corps de métier. Cette consigne devait impérativement être respectée, ils étaient assez tournés vers les activités syndicales.

14 - Dans la cour d'honneur, la régie, le service des payants, les admissions :

La Régie se trouvait au rez-de-chaussée. Les gens qui y travaillaient ne faisaient pas partie de l'hôpital mais du service des impôts. Le frère de Mademoiselle Marie-Madeleine Villeneuve y travaillait, sans doute comme élève-receveur. En fin de mois, nous allions nous faire payer à la régie en argent liquide. C'était affiché : « Tel jour ! la paie ! ». Nous y allions toutes ensemble, il y avait une file d'attente et nous partions toute contentes, avec les pièces dans nos poches de tablier au son des « dling-dling... ». Parfois, ils nous demandaient: « Avez-vous l'appoint ? » Si toutefois nous ne pouvions pas, ils se faisaient entendre !!! C'était assez compliqué car nous ne savions pas de quel montant s'élevait notre paie, donc difficile pour nous d'avoir la monnaie. Je garde un souvenir particulier de ces moments, j'étais impressionnée par toutes ces personnes de l'administration des impôts.

Le service des payants était situé au-dessus de la régie et des bureaux réservés aux admissions jusqu'en 1956. Je les voyais de ma chambre, il s'agissait de patients tuberculeux. Je n'avais pas le droit d'aller les voir, mais de ma fenêtre on se saluait souvent. Parfois, il s'agissait du mari et de la femme qui avaient été séparés pour un moment et qui après avaient le droit de se retrouver. C'était sûrement des agriculteurs, n'étant pas obligés d'avoir une assurance maladie, ils devaient payer leurs soins.

C'était comme ça, pour les maladies chroniques, il fallait payer les soins. Les personnes de la campagne et d'autres préféraient se faire opérer en clinique. Il n'était pas question pour eux d'aller à l'Hôtel-Dieu ou Pontchaillou, établissements considérés à l'époque comme des « mouroirs ». Par exemple, si un enfant avait l'appendicite (cette intervention était très fréquente à l'époque) ça coûtait les yeux de la tête au point de ruiner les gens en peu de temps. Personnellement, je me souviens de mon frère qui avait dû être opéré des végétations à la clinique de la Sagesse, ça revenait à très cher pour mes parents qui avaient tiré dur le reste de l'année.

À l'époque, les malades ne se plaignaient pas, ni les agents de salle. De façon générale, je pense qu'il y avait une supériorité des personnels fonctionnaires par rapport aux élèves et personnes extérieures. Je ne sais pas pourquoi mais les relations étaient très froides, dans les services administratifs c'était le même ressenti.

16 - les syndicats

À mon arrivée, les syndicats CFDT, F.O., CGT existaient depuis peu. Ils étaient mal vus peut-être parce que les gens n'en comprenaient pas l'intérêt. À ce moment-là, cette activité était assez éteinte, seule la CFDT a consonance un peu « catho » se faisait connaître un peu plus.

Un événement important, l'arrivée des demoiselles Villeneuve, Cottin et Boixel. Elles ont apporté un plus dans les services étant dans les premières infirmières diplômées d'État à venir travailler dans les services. Je ne savais pas définir ce qui se passait, j'étais impressionnée voire émerveillée de les découvrir toutes gentilles avec les malades. De fait, c'étaient les ouvriers (serrurier, menuisier...) qui menaient les syndicats. Au niveau des services de soins, il était inconcevable qu'une infirmière soit syndiquée. Les influences étaient celles des sœurs qui essayaient de convertir les malades pour leur dernier moment, leur faire dire des prières, leur évoquer la foi.

Anecdote : Une expérience syndicale : Quand j'étais au foyer comme ASH chargée du ménage, j'avais eu un différend avec Madame B. chargée des élèves infirmières et des sages femmes, en terme de respect de la réglementation (heure de rentrée...). Normalement elle n'avait pas à s'occuper de nous, salariées de l'hôpital. Je me souviens qu'elle cachait de la vaisselle et nous accusait de vol. J'avais très bien repéré son manège puisque je faisais le ménage dans son bureau. Je n'osais pas trop le dire autour de moi, je le vivais mal. Et un jour, je décide d'en parler à Sœur Marie qui me dit : « Il ne faut pas vous laisser faire, même si vous avez bien vu comment c'était ». Ma collègue de chambre me conseille aussi de me syndiquer. J'ai donc rencontré Monsieur Gaudichon, syndicat Force Ouvrière pour me syndiquer. Les syndicats n'ayant pas le droit d'entrer dans les services, nous nous sommes rencontrés dans la cour. Sœur Marie m'avait vue. Elle m'a alors appelée : « Mademoiselle Thébault, vous êtes syndiquée ? Je l'ai vue et vous avez pris F.O. vous êtes communiste ! Les médecins et tous me témoignaient régulièrement leur soutien. Plus tard, Madame B. revenait à la charge et recommençait son manège alors que j'étais au foyer des infirmières. Mais cette fois, l'opératrice du standard en face, témoin de la situation me conseille de rencontrer un administrateur qui siège à la direction. Un jour, elle me contacte me signalant la présence de l'administrateur. J'ai pris sur moi et suis allée lui exposer précisément la situation, l'accusation à tort. Le dénouement m'a été favorable, deux mois plus tard, Madame B. était renvoyée.

Le gardien était logé à l'Hôtel-Dieu avec son épouse. Il impressionnait par son air un peu revêché. Deux à trois fois par jour, ils ouvraient la grille pour faire entrer l'ambulance, à raison de deux ou trois par jour, c'était peu. Pour les piétons et les visiteurs, il fallait montrer patte blanche. Il y avait une sonnette sur la rue de l'Hôtel Dieu qui sonnait chez le gardien. Alors il arrivait tranquillement et interrogeait : « Montrez votre sac. Vous venez voir qui ? Vous allez dans quel service ? ». Pour certaines d'entre nous qui étions logées là, nous avions des heures pour rentrer le soir. Il n'y avait que cette entrée, lorsque nous sonnions, nous sentions très bien que ça le dérangeait. Ce n'était pas très agréable.

15 - la religion à l'Hôtel-Dieu

L'aumônier, souvent assisté, allait donner la communion et les sacrements aux malades. On les rencontrait dans le couloir à tout moment avec leur petite sonnette. Il y avait aussi le prêtre avec l'étole, qui se faisait assister d'un hospitalisé et qui allait dans les services pour donner l'extrême onction. Le dimanche une messe était célébrée et le matin, des offices pour les religieuses.

Les sœurs de Saint Vincent de Paul en tenue bleue et avec leur grande cornette encombrante ne passaient pas toutes les portes. Quand elles se penchaient, on ne voyait pas leur visage ni leurs expressions. En 1958-59, la cornette empesée a été remplacée par un petit voile souple. Les religieuses arrivaient tôt dans les services de soins (il n'y en avait pas dans le service de radiologie), elles avaient déjà eu des dévotions ou des prières entre elles. Elles devaient se lever vers cinq heures pour être à six heures précises dans les services pour contrôler l'heure d'arrivée du personnel.



Promotion 1953-1955 de l'école d'infirmières. Coll. CPHR

Ensuite, elles repartaient pour déjeuner et vaquer à leurs occupations. À huit heures, elles revenaient dans le service en même temps que les élèves infirmières. C'était alors le « grand boom » dans le service avec l'arrivée des médecins également. Certaines religieuses n'étaient pas forcément aimables. Les médecins n'étant pas à temps plein, elles se considéraient comme des chefs de service et elles commandaient facilement. Elles étaient assez revêches. N'ayant pas travaillé en tant qu'ASH (agent de service hospitalier), il m'est difficile de préciser si l'ambiance était bonne entre elles.

16 - En 1970 : manipulatrice en radiologie à Pontchaillou

Le service de radiologie se trouvait au rez-de-chaussée du pavillon Ballé puis dans le Grand Bloc. Nos horaires étaient soit de matin de 7 h 30 jusqu'à 13 h 30, soit d'après-midi, jusque 20 heures le soir, avec en milieu de journée, un peu de chevauchement, entre les deux équipes. Nous étions de garde à domicile le soir, une ambulance venait nous chercher. Quand je me suis retrouvée seule, j'avais perdu mon mari, je payais quelqu'un pour garder les enfants. Étant de garde, si toutefois je n'étais pas dérangée, je ne percevais rien de l'hôpital. Être de garde me coûtait cher et ceci pendant longtemps.

Le nouveau service de radiologie a été ouvert en 1970 ainsi que les étages du grand bloc. Nous étions peu de personnel par rapport aux demandes, de radios pulmonaires, d'examens à contraste... Les services de soins n'étaient pas satisfaits en raison des délais d'attente. Je me souviens de M. Guy Communal, manipulateur, avec dans les mains, des paquets de bons de radios pulmonaires que M^{me} Amandine Monnerie, surveillante chef, lui remettait : « Vous devez faire tant de radios aujourd'hui ». Les malades hospitalisés en médecine à Saint-Vincent-de-Paul, pouvaient par exemple rester pendant trois semaines hospitalisés, en attente de leur lavement baryté. Plusieurs jours à jeun, ils étaient épuisés. Les demandes étaient de plus en plus nombreuses, les services téléphonaient sans cesse pour réclamer, nous entendions tout le temps les plaintes des médecins, des directeurs : « la radio, la radio ... ». C'est alors que la Direction et le docteur Jacques Simon chef de service nous ont demandé si nous étions intéressés à faire des heures supplémentaires tous les jours.

C'était assez alléchant : par exemple, en faisant deux heures de plus tous les jours, j'avais touché cent francs ou mille deux cents anciens francs à l'époque, (je ne sais plus exactement) ce qui me permettait de couvrir les frais de garde de mes enfants. C'était satisfaisant, on ressentait l'utilité de ces heures de travail supplémentaires. En plus, c'était basé sur le volontariat avec la possibilité de choisir nos jours et nos heures. Je m'étais organisée ainsi : le lundi soir une heure de plus et le mardi soir deux heures. Pour d'autres, c'était une heure tous les jours ou une demi-heure.

Plus tard, une nouvelle loi est apparue permettant aux veuves de bénéficier d'une allocation orphelin de mille deux cents anciens francs. Or depuis que je faisais des heures supplémentaires, je gagnais mille cinq cents anciens francs. Il était considéré que je gagnais trop cher pour avoir l'allocation. J'ai donc continué à faire des heures supplémentaires, j'étais vraiment éreintée le soir avec deux enfants. Il a fallu attendre 1971 et 1972, l'arrivée des premières promotions de diplômés d'Etat Manipulateurs (École de manipulateurs créée à Rennes en 1969 par M. Jacques Simon) pour mettre un terme aux heures supplémentaires et en ce qui me concerne, reprendre un rythme plus adapté entre la vie professionnelle et la vie personnelle. J'ai ensuite été nommée surveillante en radio, et là, s'ouvre une autre page de ma carrière .

L'entretien a été réalisé le 18 Avril 2018 au CPHR, en présence de Josette Dassonville, Catherine Joubaux-Raux et Christiane Le Mercier. Transcription assurée par Christiane Le Mercier. Corrections et mise en page réalisées par Françoise Giraudet et Christiane Le Mercier.
Droits réservés. CPHR